

# LE POLITIQUE,

## JOURNAL DE LIÈGE.

20 centimes par ligne

ON S'ABONNE

au bureau du journal, rue du Pot-d'Or, N° 622, et chez Messieurs les Directeurs des Postes.

Un mois. . . . . 4 fr.  
Trois mois. . . . . 11 »  
Par la poste. . . . . 15 »  
En N° . . . . . 20  
Les abonnements commencent à toutes les époques.

### SUISSE.

Zurich, 18 septembre. — Le gouvernement provisoire soumettra au grand conseil les trois projets de résolution suivants : Le grand conseil, vu le paragraphe 27 de la constitution, ordonne ce qui suit :

Les membres du grand conseil nouvellement élus prennent relativement à la durée de leurs fonctions la place de leurs prédécesseurs. En conséquence leurs fonctions cesseront en 1845. Le conseil d'Etat est chargé de l'exécution de la présente résolution.

II. Le grand conseil, voulant terminer par un acte de générosité et de conciliation le mouvement populaire qui a eu lieu récemment, calmer les esprits et affermir la tranquillité intérieure, ordonne :

§ 1er. Amnistie pleine et entière est accordée à tous les citoyens du canton ou de la Suisse qui, jusqu'à ce jour, se sont rendus coupables d'un délit politique. En conséquence, les peines non appliquées ne seront pas appliquées. Les instructions commencées ne seront pas continuées et il n'y aura aucune poursuite nouvelle.

§ 2. Sont exceptés de l'amnistie, les individus qui ne se soumettraient pas aux résolutions du grand conseil concernant le rétablissement des autorités constitutionnelles et ceux qui troubleraient de nouveau l'ordre public.

§ 3. Le conseil d'Etat est autorisé à contribuer directement ou à l'aide de souscriptions à adoucir le sort des citoyens du canton que le malheur a frappés le 6 septembre, ou de leurs héritiers.

§ 4. Le conseil d'Etat et le tribunal suprême sont chargés de l'exécution de la présente résolution.

La 3<sup>e</sup> résolution fait remise du reste de leurs peines aux individus reconnus coupables de l'incendie d'Uster en 1852.

Une 4<sup>e</sup> résolution propose le renouvellement du tribunal suprême, du tribunal criminel, de la direction des affaires d'Etat, du conseil de l'instruction publique et des affaires religieuses.

(Gazette de Zurich, du 18 septembre.)

### ALLEMAGNE.

On écrit de Berlin, le 14 septembre :

Les négociations relatives à l'union des douanes amèneront peu de changements aux tarifs actuels. On tâche en général de conserver ce qui existe pour ne pas introduire d'anomalies dans ces tarifs. Les droits sur les vins français ne seront pas augmentés. La plupart des états avaient antérieurement des tarifs moins élevés et ils n'aiment pas ces majorations. Ce serait d'ailleurs le moyen d'écartier de l'Union les états des bouches de l'Elbe, du Weser, de l'Embs et des côtes de la mer d'Allemagne. Nous devons aussi, pour favoriser notre industrie, nous ménager les moyens de conclure des traités de commerce avantageux avec l'étranger, et surtout avec l'Autriche, car tant que les états sous sa domination n'entreront pas dans notre système, on n'aura rien de complet. Si au contraire on réalise ce but, il y aura un pouvoir en Europe qui pesera dans la balance pour écarter tous dangers, et qui appellera toute l'Europe au bien-être et au bonheur.

### ANGLETERRE. — Londres, 20 septembre.

La Banque d'Angleterre a tenu une grande réunion. Le gouvernement a déclaré un dividende semestriel de 5 1/2 p. c., ce qui met le taux à 7 p. c. par an. Il paraît que les affaires des succursales continuent à apporter de beaux bénéfices à l'entreprise. L'augmentation du reliquat pour le dernier semestre a été de 54,000 liv. st. M. Thompson avait fait une proposition tendant à blâmer les directeurs pour avoir donné 500 liv. st. dans le but d'élever de nouvelles églises et chapelles. Cette motion a été retirée. Plusieurs orateurs se sont attachés à réfuter les bruits mensongers répandus sur le compte de la Banque et

de nature à diminuer la confiance publique. L'état languissant des affaires est le résultat ordinaire de la saison. Le reliquat additionnel, lors du dernier semestre, a été de 22,995 liv. st. Des actions de grâces sont rendues au gouverneur. (Courier.)

— Le Globe s'attache à répondre aux insinuations mensongères de la presse tory relativement à la conclusion de la guerre espagnole. Ce n'étaient pas les crimes précédents de Maroto, c'est-à-dire ses boucheries d'Estella, qui devaient empêcher de traiter avec lui; et de plus on ne sacrifiait pas un monarque légitime, car don Carlos n'a jamais été aux yeux du gouvernement anglais qu'un rebelle et un traître. Au moment où Maroto a transigé, il était abandonné par l'opinion publique et il avait perdu la confiance de ceux qui avait tout risqué pour sa cause. Si Maroto avait refusé de transiger, d'autres chefs l'eussent fait à sa place. Quant à l'insinuation que Maroto a été amené à ce qu'on appelle la trahison par la corruption et qu'il a été acheté par l'or de l'Angleterre, c'est le mensonge le plus grossier qui puisse être articulé. Nous provoquons volontiers l'enquête la plus rigoureuse pour savoir si réellement 150,000 liv. sterling ont été payées à Maroto. Lors de la réunion du parlement, l'heureuse issue de la guerre d'Espagne sera l'une des premières questions qui lui seront soumises, le discours du trône ne pouvant manquer de faire allusion à cet événement. Si quelqu'un tentait de renouveler cette accusation, alors nous pensons que dans la chambre haute elle-même sa voix serait couverte par un cri de réprobation générale.

### FRANCE. — Paris, le 22 septembre.

Ce soir, de trois à quatre heures, M. le comte de Medem, chargé d'affaires de Russie, a eu au ministère des affaires étrangères une fort longue conférence avec le maréchal Soult.

— Une dépêche télégraphique de Tours, en date du 21, annonce que la journée d'hier a été parfaitement tranquille au Mans et que la vente des grains s'est faite comme à l'ordinaire.

— Les troupes de la reine d'Espagne, bordent aujourd'hui la frontière qui était précédemment occupée par les troupes carlistes. Le ministre de l'intérieur a donné des ordres pour que l'effet des ordonnances de prohibition fut suspendu sur toute la frontière des Pyrénées. Ces ordres ont été exécutés de concert avec les autorités espagnoles.

— Une dépêche télégraphique avait annoncé l'entrée en France de Zariatégui, Manuel, Ripalda, etc. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le Phare de Bayonne, du 19 :

« Zariatégui, Manuel, Ripalda, Sopolana et d'autres chefs carlistes, sont entrés en France, par les Aldudes et St-Michel avec 1800 hommes d'infanterie et 250 chevaux. Ces troupes étaient les derniers débris de l'armée de Navarre.

« Le nombre des carlistes réfugiés en France s'élève aujourd'hui à plus de mille officiers et 8000 soldats. »

« M. le maire de Bayonne vient d'adresser à la population l'invitation suivante :

« Les suites de la guerre civile qui a désolé les provinces basques et navarraises, ont amené à Bayonne trois à quatre mille Espagnols, réduits au plus absolu dénûment. Il ne s'agit plus de considérer sous quel drapeau ils ont marché : l'humanité parle quand les passions sont désarmées. Dans cette circonstance l'administration municipale, empressée de répondre au vœu d'une population généreuse, invite les personnes charitables à vouloir bien remettre aux mains de la sœur Vincent, à l'hospice civil, les dons, en linges et vêtements, dont elles ont l'intention de disposer en faveur de ces malheureux.

« Fait à Bayonne, à l'hôtel-de-ville, le 18 septembre 1839. Le maire de la ville de Bayonne, F. BALASQUE. »

D'après le Courrier de Bordeaux, la garnison d'Estella n'attend que l'approche d'une des colonnes d'Espartero pour faire sa soumission.

— Un convoi d'argent et de biscuit est parti le 15 de Bayonne pour l'armée d'Espartero; ce convoi a été remis aux troupes espagnoles à Espelette.

Je sais bien des gens, assez passionnés d'art et de grande peinture pourtant, que ces sortes de chefs-d'œuvre n'ont jamais que médiocrement touchés. Aussi voit-on trop de paysagistes modernes qui, pour captiver les masses, s'efforcent de donner à la nature de ces expressions dramatiques pour ainsi dire éfarées qu'elle n'a que bien rarement. Chez eux le moindre site ne peut s'empêcher d'adresser la parole aux spectateurs : l'arbre étend les bras, la cascade a des poses et le rocher même, derrière lequel un brigand sans doute est caché, couché en joue les voyageurs. S'il y a de l'exagération dans ses phrases, elle ne fait que mieux ressortir l'exagération dont nous nous plaignons. Sans doute il est en peinture de ces génies fougueux qui transportent même dans la reproduction de la nature muette le sentiment qui les domine. Les rochers de Salvator Rosa semblent grincer des dents comme des guerriers blessés dans ses batailles. Rubens, qui n'était pas un médiocre paysagiste, quand il s'en mêlait, a tant de fougue au bout de son pinceau, qu'il communique même cet excès de mouvement et de vie à la nature immobile. Cet emportement de Rubens ne m'a jamais plus frappé que dans une de ces esquisses que possède la galerie du Louvre et qui représente, je crois, une chasse aux filets : le moulin qui occupe le fond semble vouloir marcher; ce n'est pas une machine fixe dont les ailes sont condamnées à recevoir uniformément le souffle du vent; c'est un géant qui s'indigne de son repos, et dont Quichotte ne paraîtrait moins fou s'il allait l'attaquer. Mais ce sont là des licences qu'on pardonne aux grands génies. Le paysage doit chercher des effets plus sages; le mouvement ne lui manque pas; est-ce que la nature, quand elle semble immobile, est jamais en repos? L'arbre que le vent agite, les nuages qui montent en étages de l'horizon, un rayon de soleil déchirant la nue, les vapeurs de la chute d'eau, voilà la vie, voilà le mouvement du paysage. Les métaphores même dont nous faisons à tout instant usage n'indiquent-elles pas que ce mouvement est partout? Ce genre n'a-t-il pas les chemins qui tournent et qui montent, les terrains qui fuient, la poussière qui vole, la lumière qui se brise, les fonds qui s'éloignent et se perdent? Les effets forcés, s'ils attirent d'abord le regard, sont ceux dont le regard se lasse le plus vite. Il faut que les paysagistes consentent à ne pas plaire à tout le monde. Qui ne sent pas la nature n'en peut aimer l'imitation; et combien en voit-on qui restent froids devant les sites les plus pittoresques? Aussi que M. de Jonghe, à qui le salon de cette année doit une de ses plus belles toiles, ne s'étonne pas si sa *Vue prise aux environs de Tournay* fait moins de bruit que des tableaux plus ambitieux dans d'autres genres, qui sont loin de valoir le sien. Il a aux yeux du petit nombre le mérite d'avoir opposé aux paysages ordinairement supérieurs des peintres hollandais, un paysage dû à un pinceau belge, qui sans imiter leur manière, peut servir de terme honorable de comparaison entre les deux écoles.

### ENTRÉE DE DON CARLOS EN FRANCE.

La *Sentinelle des Pyrénées* contient à ce sujet des détails intéressants, et que les correspondances de la frontière nous avaient laissé ignorer.

« Le prétendant, dit cette feuille, voyant la fautive position dans laquelle il se trouvait par la transaction de Maroto, avait d'abord pensé à se réfugier en France. Les Anglais avaient envoyé des émissaires pour lui faire des propositions de la part de leur gouvernement et l'engager à se réfugier dans la Grande-Bretagne; mais le prétendant a toujours montré de la répugnance à remettre sa destinée entre les mains d'une puissance qui s'est faite le bourreau de Napoléon.

« De toutes parts, des avis secrets lui parvenaient pour lui faire accepter le territoire français comme un asile. Il y a six jours qu'il était décidé à entrer dans les 24 heures. Des ordres avaient été donnés en conséquence et des démarches avaient été faites auprès des autorités françaises. Cependant le soir un conseil fut tenu où cette question fut agitée, mais, contrairement à son avis précédent et à l'avis de tous les membres, le prétendant déclara qu'il ne quitterait son poste que lorsqu'il n'aurait plus aucun soldat.

« Chacun voyait que ce prince dans son entêtement s'exposait à de grands dangers, car on apprenait qu'Espartero s'avancait vers la frontière, formant une ligne infranchissable. Plusieurs légitimistes français savaient bien que le général christino évitait de faire prisonnier le prétendant pour éviter des embarras, mais ils savaient aussi que si l'on eût trop attendu, il n'aurait pas manqué de le prendre. Ils agirent donc de nouveau.

« Samedi 14, à quatre heures du matin, l'entrée était définitivement décidée, nous pouvons l'assurer; elle a été déterminée par la nouvelle que l'on a eue de la marche des troupes ennemies. Don Carlos était levé de grand matin et paraissait profondément triste, méditant dans sa chambre, assis sur une chaise, lorsque, sur des communications importantes qui lui ont été remises, il a pris la résolution de venir en France.

« Les troupes, entre Vera et Urdach, se composaient de six bataillons alavais, de celui de Cantabrie, d'un de Castille, de deux compagnies du 5<sup>e</sup> de Castille, de deux compagnies du 11<sup>e</sup> de Navarre, de 3 compagnies du 5<sup>e</sup> de Navarre, et d'un escadron de cavalerie alavaise. Il y avait de plus huit pièces de canon, une compagnie de cadets du train d'artillerie, et 150 artilleurs; enfin les gardes du corps à pied au nombre de cent, et les gardes du corps à cheval au nombre de 25.

« Personne dans le camp ne connaissait la résolution prise, et ne se doutait de l'approche d'Espartero. La matinée fut employée à faire passer tout ce qui n'appartenait point à l'armée, et à mettre en sûreté une partie des bagages.

« Vers une heure, les troupes constitutionnelles partirent sur le sol de Mayo, poussant devant elles quelques bataillons qu'elles attaquaient en guérillas; mais bientôt se formant en colonnes serrées, elles firent un feu nourri. Les carlistes d'arrière-garde battaient en retraite, et un bataillon castillan, peu éloigné d'Urdach, se trouva tellement serré entre deux colonnes christinos, qu'il souffrit beaucoup sous le feu, et perdit plus de la moitié de son monde.

« Pendant ce temps, les personnes qui étaient à Urdach et qui ne s'attendaient à rien moins qu'à cette attaque, courent toutes surprises à leurs bagages, et les officiers d'administration et un grand nombre d'officiers supérieurs se présentent au pont de Dancharia pour entrer sur le territoire français. A cet exemple, des bataillons se présentent ensuite et déposent les armes les uns après les autres.

« Enfin vinrent don Carlos, sa femme, son fils, accompagnés d'un nombreux état-major. Le prétendant avait l'air triste et douloureusement préoccupé, la princesse avait un maintien digne et calme. Cette famille a été conduite à Saint-Pée : elle a logé chez M. Goyenèche.

« Espartero pressait toujours, et l'arrière-garde carliste tenait les christinos en échec pendant que le reste des troupes, suivant le chemin de don Carlos, venait successivement se réfugier.

M. de Jonghe, et peut-être tout le monde ne sera-t-il pas de notre avis, a sur M. Koekkoek, l'auteur du beau paysage qui représente une *Vue de fovee*, l'avantage de ne point s'inquiéter le moins du monde du spectateur et de reproduire la nature telle qu'il l'a vue. Le peintre hollandais, au contraire, la pare de ses habits de fête. Il jette sur les premiers plans de ces fleurs aux joyeux couleurs qui lui donnent un de ces airs de coquette toujours sûrs de rénaître, parce qu'on sait toujours bon gré à qui se met en frais pour nous plaire.

Sans doute il y a de plus, chez M. Koekkoek, le mérite de la difficulté vaincue; car s'il ne possédait le secret de trouver entre le brillant de ces ornements parasites et le sérieux qu'exige d'ailleurs tout paysage, une heureuse harmonie, il courrait risque de peindre des sites qui le disputeraient en vérité pastorale, aux charmans bergers de Vieux-Sart qu'aimaient tant nos grand-mères. La simplicité de M. de Jonghe nous met moins en défiance et nous le remercions d'avoir aussi peu cherché l'effet que les admirables paysagistes de l'école flamande et hollandaise. C'est là cependant la seule comparaison que nous établissons entre M. de Jonghe et Koekkoek; tout autre rapprochement serait déplacé. La nature de leur talent ne se ressemble en aucune façon : M. de Jonghe prend le paysage comme il le trouve; M. Koekkoek attend un rayon de soleil.

La *Vue aux environs de Tournay* est un des paysages les plus variés qu'on puisse voir : de beaux terrains bien déchirés au premier plan; un groupe d'arbres au second, à gauche, et une plaine à perte de vue jusqu'à l'horizon, où l'on croit voir une autre plaine perdue dans un infini de vapeurs. Un ciel chargé de nuages blancs, un ciel bien *mouvementé* ajoute à la vérité et à l'illusion de l'immense perspective. Il y a sur le devant un arbre dépouillé, dont le tronc couronné et les teintes mortes brisent heureusement ce que le lointain de verdure aurait en de monotonie. Nous ne saurions faire un éloge trop complet de ce tableau. Peut-être dirons-nous que la première partie de la plaine, celle qui est tout-à-fait dans l'ombre, n'a pas autant d'air que le reste; mais la profondeur des plans n'en souffre point. M. de Jonghe, il faut en convenir, a trouvé là une belle inspiration. Son pinceau, trop timide d'ordinaire, n'avait jamais montré cette hardiesse. Nous ne doutons pas que ce nouveau succès ne l'engage à compléter la transformation inattendue qui paraît s'être opérée dans sa manière déjà si distinguée pourtant, et qui l'a porté cette année au premier rang des paysagistes belges.

Nous venons déjà de détailler une partie des beautés de *Paysage de M. Koekkoek*. La lumière est surtout remarquable dans ce beau tableau. Rien n'est séduisant comme cette coquetterie de perfection qui distingue la manière de cet habile peintre. Lumineux, brillant, à peine nuancé de quelques nuages dorés, le ciel de ce paysage attire d'abord le regard qui se promène sur

### Feuilleton.

#### BEAUX-ARTS.—SALON DE 1839.

(Sixième article.)

MM. de Jonghe.—Koekkoek.—Coignet.—Verstoppen.—Kuhnen.—Marinus Tavernier.—Delvaux.—Abeels.—Schelfhout.—Verwée.—Gudin.—Lepoiterin.—Van Ginkel.—L. Verboeckhoven.—Le Hon.—Morel Fatio.—Donny.—Clays.—De Baest.—Genisson.—Sebron.—Ruyten.

Nous voulons parler aujourd'hui de la grande composition de M. Decaise, que nous avons vue enfin; mais, en y songeant bien, nous aimons mieux attendre. Nous ne possédons pas encore assez les détails immenses de cette œuvre d'un mérite réel, pour en parler avec cette certitude qu'exigent les jugements raisonnés de la critique. Le lecteur et le peintre nous permettront donc de manquer à la promesse que nous avions faite de nous occuper immédiatement. M. Decaise ne peut que gagner à attendre; son tableau par la nature même du sujet, est de ceux vers lesquels on arrive avec des préjugés involontaires, mais qu'un examen approfondi ne tarde pas à détruire.

De la peinture d'animaux, dont nous avons rendu compte dans notre dernier article, au paysage, la transition est facile. Ce genre est peut-être celui qui captive le moins la foule et qui a le moins de chances de plaire. Le public qui ne se pique pas d'être connaisseur, expliquera bien pourquoi un intérieur lui plaît; il en détaillera les figures, il en imitera même les expressions, ce qui, soit dit en passant, fait souvent du salon, même pour l'observateur malin, un tableau comique plein des groupes les plus bouffons; ajoutez que pour mieux définir son opinion, il placera de ces oh! et de ces euh! qui n'engagent à rien, et ce public-là saura pourquoi il aime ou n'aime pas certains tableaux. Mais amenez-le devant un paysage; il faudra souvent, si le tableau n'est pas de ces paysages à effet qui commandent immédiatement l'attention, il s'éloignera sans avoir donné seulement un regard à un genre essentiellement sans prétention, le temps d'arriver jusqu'à lui. Nous disons que ce genre est sans prétention, et nous ne craignons pas de dire, pour la nature flamande du moins, c'est une exquise vérité, c'est une incroyable et parfaite imitation de la nature qui donne à Wynants, aux Hobbéma, aux Ruysdael ce prodigieux mérite qu'on ne peut définir.



difficulté d'une reprise d'affaires, on ne saurait trop les convaincre de l'importance plus ou moins grande de ce débouché est en leurs mains. Des moyens frauduleux de fabrication le perdraient; la loyauté et les soins suffiront pour le conserver et l'agrandir.

Nous apprenons de bonne source que le projet de fournir un secours en espèce à la maison Cockerill est abandonné. Une décision avait été prise, elle a été révoquée. En renonçant à ce projet, le gouvernement a fait voir qu'il sait faire son profit de la discussion. Il a pu puiser des lumières et dans les représentations privées et dans celles de la presse. Tout le monde a fait son devoir; nous n'avons pas à regretter un acte qui eût été une véritable injustice. Il paraît d'ailleurs qu'on a acquis la certitude que l'établissement de Seraing peut marcher avec ses seules ressources.

MM. les exploitans de mines de l'arrondissement de Mons se sont réunis le 19 de ce mois, à dix heures du matin, à l'hôtel du gouvernement provincial, sous la présidence de M. le gouverneur et de la députation permanente, pour s'occuper de la formation d'une caisse de prévoyance en faveur des ouvriers mineurs. Il a été donné lecture à l'assemblée des statuts adoptés dans la province de Liège, et de l'arrêté royal qui les approuve. La discussion a été ensuite ouverte.

Une question préalable a été soulevée dans l'assemblée. Un membre a émis le vœu que le gouvernement rétablisse la police des livrets d'ouvriers; d'abord, comme moyen d'ordre, ensuite comme complément de la caisse de prévoyance. Il serait difficile, en effet, d'organiser convenablement cette institution, sans l'emploi de quelques dispositions réglementaires qui précisent les rapports entre les maîtres et les ouvriers. Un grand nombre d'exploitans ont appuyé cet avis.

Il a été résolu que le vœu serait transmis au gouvernement de voir rétablir, dans un délai prochain, la police des livrets. L'assemblée a ouvert alors immédiatement la discussion sur les bases de l'association projetée.

Une commission, composée de sept membres, a été nommée à la fin de la réunion, pour la rédaction d'un projet à soumettre à l'acceptation de tous les exploitans de l'arrondissement de Mons. On s'est attaché, dans le choix des membres de la commission, à représenter les différents intérêts et les principales opinions. Les personnes élues au scrutin secret sont: MM. le comte de Bocarmé, Frédéric Corbisier, Saintelette, Accarain, Lewille, Quenon et Dessigny.

MM. l'ingénieur en chef Gonot, l'ingénieur Deneufcourt et A. Vischers, conseiller honoraire au Conseil des Mines et délégué par M. le ministre des travaux publics, assistaient à cette réunion.

Le nombre des étrangers, qui du 1<sup>er</sup> juin au 20 septembre 1859, ont visité Ostende, s'élève approximativement à trente-cinq mille, et parmi ce nombre, deux mille deux cent et ont fait séjour pour passer en tout ou en partie la saison des bains.

On écrit de Namur, 19 septembre: Il paraît que le roi doit sous peu aller passer quelques jours à son château d'Ardenne, et même y recevoir; l'entrepreneur des travaux qui s'y exécutent a reçu l'ordre d'accélérer ses ouvrages et il a dû louer une diligence pour transporter une vingtaine d'ouvriers de Namur au château d'Ardenne. Les travaux y sont poussés avec une activité surprenante.

Le *Journal de Luxembourg* rapporte que deux charettes entrées en fraude ayant été aperçues par un douanier et ce douanier ayant voulu les arrêter, il fut entouré par les fraudeurs sur lesquels il fit feu. Un des fraudeurs ayant été tué les autres maltraitèrent beaucoup le douanier, qui sut pourtant, quoique dans un état déplorable, aller faire sa plainte au bourgmestre de Strassen. Le douanier et un individu de Mammier ont été écroués à la prison de Luxembourg.

On écrit de Lille, le 20 septembre:

Plusieurs ouvriers employés dans des filatures de coton sont sortis de leurs ateliers et ont forcé ceux qui y étaient restés à les suivre dans cette espèce de mutinerie. Comme la tranquillité publique pourrait en être troublée, aujourd'hui, à 3 heures, le 5<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale, un demi bataillon de canonniers et un demi bataillon de sapeurs-pompier ont été convoqués et ont pris les armes. La garnison est consignée dans les casernes, prête à se rendre partout où besoin sera. La hausse des céréales est, dit-on, la cause de cette mutinerie: ce n'est pas en effrayant les marchands de grains qu'on aura la baisse.

Les chevaux et les bêtes à cornes qui perdent l'appétit par l'effet d'une mauvaise nourriture ou la présence des vers intestinaux peuvent être guéris par un moyen facile. Il suffira pendant quelques jours de leur faire avaler, le matin, un morceau de goudron gros comme une noix, ou, à défaut de gou-

dra, un morceau de poix noire du même volume. L'appétit se rétablit presque aussitôt, et les animaux soignés par cette méthode rendent une grande quantité de vers sans en paraître incommodés.

La flotte chinoise compte 1,758 bâtimens, 717 sur mer et le reste sur les différens fleuves du céleste empire. Aucun bâtiment n'est armé de plus de 20 canons, la plupart seulement de 6 à 8 canons. Le nombre des matelots d'équipage est plus nombreux que dans la marine britannique, c'est-à-dire l'un dans l'autre de 40, ce qui donne un total approximatif de 60,000 marins. Chacun reçoit une paie d'un taël et demi, ce qui occasionne annuellement une dépense d'un million quatre-vingt mille taëls. Pareille somme est comptée pour les officiers et l'entretien de la flotte, ce qui nous donne la somme de 5,240,000 taëls, équivalant à un million de livres sterling ou 25 millions de francs, total du budget maritime de la Chine.

## INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DE GAND A COURTRAI.

Le départ de Bruxelles a eu lieu à dix heures un quart par un temps beau mais variable. Il y avait 36 voitures en deux convois. Une berline était décorée des pavillons de diverses nations parmi lesquels on ne remarquait cependant pas celui de Hollande. Trois ministres ont fait partie du voyage. MM. Nothomb, Desmazières et Raikem, ainsi que le général Eyain, plusieurs membres du corps diplomatique, les principaux fonctionnaires de l'état, et un grand nombre d'artistes étrangers et nationaux.

Le nombre des invités absents était assez considérable pour laisser un grand vide dans les voitures. M. Dethoux qui était en costume de ville, n'est allé que jusqu'à Malines, c'est là que le convoi de Louvain et Anvers, se sont rencontrés avec celui de Bruxelles.

Vers 11 heures, M. Constantin Rodenbach, commissaire de district, accompagné des autorités municipales a complimenté M. le ministre des travaux publics. Un quart d'heure après, tous les convois réunis cheminant très-lentement, ont pris la route de Gand. A mi-chemin, une ondée épouvantable a menacé de troubler la fête, mais le temps s'est remis bientôt. A Termonde, M. le baron Vandebroeck de Terbeeg, commissaire de district, accompagné des autorités municipales, a complimenté les ministres et leur a présenté le vin d'honneur. Les convois arrivèrent à Gand à une heure et demie. Les populations s'étaient portées en grand nombre des deux côtés de la route quoique ce spectacle ne fut pas nouveau pour elles.

Le convoi de Bruges n'étant pas arrivé les ministres et les principaux fonctionnaires se sont rendus d'abord sous la tente préparée à cet effet, là les attendaient MM. le gouverneur de Schiervelt, et Vandaele Viricq échevin de Courtrai dont ils ont reçus les félicitations, ainsi que du bourgmestre de Gand, des conseillers communaux, de plusieurs notables et députés de Courtrai, etc.

Le convoi de Bruges n'est arrivé qu'à 2 heures et demie, ayant été en retard par celui d'Ostende, retardé lui-même par le convoi de Bruxelles. MM. de Muelenaere, gouverneur, Devriese, commissaire de district, et nombre de conseillers, notables et invités de Bruges ont rejoint les convois arrivés de Bruxelles et la caravane s'est remise en route quelques minutes après deux heures et demie.

La route se fait en rétrogradant hors des murs de Gand sur la section de Bruges, d'où se détache à quelque centaines de pas la ligne de Courtrai. On aperçoit sur la gauche un immense four à coak, puis on passe un beau pont sur la Lys. Les campagnards se pressaient de si près sur les deux côtés de la route qu'on pouvait craindre des malheurs malgré la surveillance des gendarmes, gardes-champêtres et fantassins appostés aux chemins et barrières de traverse. Partout on entendait le canon des campagnards. A Deynze l'affluence était extraordinaire.

On a remarqué l'excellente construction des sections de Gand à Courtrai, qui cependant n'étaient pratiquées que pour la première fois. Le trajet s'est fait en 2 heures. Le chemin de fer contourne la ville et passe devant la porte de Courtrai, à deux pas de laquelle est la station.

Le roi se trouvait sous la tente élégante et portative qui sert tour à tour aux différentes inaugurations et qui sera transportée de Courtrai à St.-Trond, après les concerts du Parc de nos fêtes de septembre.

M. le bourgmestre lut au roi un long discours dans lequel il aborda la question industrielle. S. M. répondit d'une manière satisfaisante pour les intéressés. Des acclamations retentirent et le roi monta dans sa voiture, qui le conduisit au bruit du canon chez le bourgmestre où il a dîné et logé. Le général d'Hane de Steenhuyt était dans la voiture à côté de S. M.

Le cortège se forma aussitôt et se dirigea vers l'Hôtel-de-Ville, suivait un char de triomphe représentant la ville de Courtrai sous les traits d'une jeune fille, la tête ceinte de la couronne murale et portant sur un bouclier le blason de la cité.

M. Louis Verboeckhoven a exposé une *Marine* où l'on remarque du progrès. Ce peintre, à l'égard duquel nous nous sommes quelquefois montré sévère, semble avoir eu en vue d'imiter la manière hollandaise. Il y a réussi. La *Marine* qui a été envoyée au salon est beaucoup plus vraie et plus fine que tout ce que nous connaissons de lui. Signalons ce début d'un peintre: M. Le Hon, connu par des marines à l'aquarelle fort remarquables, a cette année abordé la peinture. Son premier essai est assez remarquable pour mériter d'être vivement encouragé. Quand M. Le Hon aura un peu plus d'habitude du pinceau, il acquerra ce qui lui manque encore de franchise d'exécution et de vigueur de tons. Mais tel qu'il est, son tableau: *Débarquement de George King*, est déjà une composition fort bien entendue. Les figures sont de M. Hart, autre jeune peintre qui débute et dont nous parlerons quand nous serons aux portraits. N'oublions pas de citer les *Marins hollandais au dix-septième siècle*, de M. Morel-Fatio. Ce tableau représente une barque d'apparat chargée de marins dans le costume de l'époque de Ruyter; une mer calme, un brouillard épais à l'horizon font ressortir l'intention du peintre qui a surtout voulu faire une marine historique et qui a exécuté en effet une composition fort agréable. Il est fâcheux que la hauteur où est placé ce tableau ne permette pas d'en voir les détails. Je ne puis donc vous dire s'il perd à l'éloignement.

M. Donny, comme nous l'avons déjà dit, a pour le moment abandonné ses *clairs de lune*. Nous croyons que M. Donny a bien fait. Cependant sa transition de la nuit au jour n'est pas si complète qu'il ne se ressente encore de ses anciennes habitudes. Si le mot n'avait pas l'air d'une mauvaise plaisanterie, nous dirions que sa *Fugue des bords de la mer* n'est encore qu'un *clair de soleil*, c'est-à-dire que le pinceau de M. Donny, habitué aux ombres dures et tranchées de sa première manière n'a pu encore les éviter dans cette toile, où d'ailleurs il y a de la vérité. Nous ne voulons pas décourager M. Donny, car il y a progressé chez lui, et là où il y a progrès, nous ne marchandons pas les encouragemens. Nous l'attendons à la prochaine exposition.

M. Clays a exposé plusieurs *Marines* qui, d'après ce que nous voyons au livret, sont toutes vendues à l'exception d'une seule. M. Clays est bien heureux. Nous voyons avec chagrin, et les rapports qui nous sont parvenus semblent justifier cette supposition, que les particuliers ne s'empressent point d'acheter les œuvres exposées. A l'exception des acquisitions faites par la commission pour le tirage au sort, il paraît que les achats se font mal. Il doit y avoir en dehors de l'art des causes qui arrêtent les amateurs. Car bien que nous maintenions notre droit d'examen en l'exercant dans toute sa plénitude, nous trouvons, à ne considérer que l'ensemble du salon, qu'il renferme au moins autant d'œuvres de mérite que le salon de 1856. Et

Les invités sont allés assister au banquet, tandis que s'ouvrait le bal de la société de St.-Georges et que se terminaient les préparatifs de l'illumination et du grand bal des Halles.

La plupart des voyageurs se répandaient dans les auberges. Heureux qui a pu, à travers l'épaisse cohue, trouver à se reconforter ou seulement à s'asseoir. Les Lillois se firent remarquer en grand nombre, mais le préfet du Nord, le général commandant le département et M. Thiers invité au banquet, ne sont pas venus. Leur absence a causé une sensation d'autant plus vive qu'on avait reçu, la veille, la nouvelle des troubles populaires à Lille, occasionnés par les réductions des salaires et la cherté des substances. On craignait que l'absence des autorités fut exploitée par les mécontents, et c'est pourquoi elles sont restées à leur poste.

Le retour, favorisé par un temps superbe, a été effectué en une heure et demie.

En résultat, tout s'est très-bien passé.

M. Dupin prépare en ce moment un écrit sur l'état des affaires en Europe. Cet écrit doit paraître dans le courant du mois d'octobre prochain.

Il y a six ans, le 15 septembre, un doreur de la capitale alla trouver M. Laffitte, et lui dit: « Je suis perdu, désigné, si vous ne me prêtez 140 fr. dont j'ai besoin. Je vous les rendrai, je vous le jure, et voici mon billet. » M. Laffitte donna au doreur la somme qui paraissait lui être si nécessaire, prit son billet, le mit avec d'autres créances sur lesquelles il ne comptait plus, et oublia bientôt l'emprunteur et le prêt.

Le 15 de ce mois, M. Laffitte a reçu un très-élegant portefeuille artistement doré, orné d'une serrure et d'une clef en or. Ce portefeuille contenait sept napoléons et une lettre de l'ouvrier, qui remerciait avec effusion le populaire banquier en ajoutant que, grâce au prêt si généreusement accordé, il avait satisfait à des engagements sacrés, fondé une boutique qui était en pleine prospérité, et fait le bonheur de sa femme et de ses enfans.

Ce trait fait honneur au financier et à l'homme du peuple tout à la fois.

LE PATRIARCHE FLAMAND. — On lit dans la *Chronique de Courtrai*: Jean Vandepuette, cultivateur à Desselghem, arrondissement de Courtrai, occupant une petite ferme près le chemin de fer, âgé de 98 ans, plein de santé et de vigueur, fournit l'exemple d'une heureuse longévité et d'une progéniture vivante, extraordinaire par son nombre et qui ne cesse de s'accroître encore chaque année. Veuf, depuis 1811, il eut 10 enfans de sa défunte épouse, qui tous mariés et établis, n'ayant pour dot que la santé et l'amour du travail, lui donnèrent 89 petits enfans dont 75 sont encore en vie à ce jour. De ce nombre 11 ont déjà contracté mariage et comptent aujourd'hui 35 descendans.

Ce respectable vieillard, dont 3 de ses 10 enfans sont morts et qui ne se compte qu'à la fleur de son âge, tant il est dispos et bien portant, se trouve à la tête d'une postérité de 117 enfans, qu'il a bonne chance de voir doubler de son vivant. Chose digne de remarque, c'est que tous les membres de cette nombreuse famille de prolétaires, se distinguent par une conduite exempte du moindre blâme. Tous les ans à la kermesse du village, ce vénérable patriarche réunissait cette nombreuse famille tout entière à sa table, dressée sur la cour, car sa petite métrairie n'eût pu en contenir le quart, et là se faisait un repas, dont la frugalité n'excluait ni le plaisir ni le bonheur.

La satisfaction indicible du vieillard, la joie naïve des petits enfans qui l'entouraient les uns assis sur ses genoux, les autres grimés sur sa chaise, la gaieté et le contentement qui animaient tous les assistans, offraient un tableau touchant, mais qui malheureusement ne se reproduit plus. La modicité des moyens restait stationnaire, tandis que le nombre des convives augmentait progressivement tous les ans, et c'est avec douleur que ce bon et respectable chef de famille doit se refuser cette jouissance: ses épargues de toute l'année n'y peuvent plus suffire.

## THEATRE ROYAL DE LIEGE.

Aujourd'hui 24 septembre, abonnement courant, le *POSTILLON DE LONGJUMEAU*, opéra en 3 actes.

Le spectacle commencera par *ELLE EST FOLLE*, vaudeville en 2 actes.

Très-incessamment représentation de la *Senora Dolorès-Serval* et du *senor Camprubi*, danseurs espagnols.

Prochainement les débuts de la première basse-taille et de la seconde chanteuse.

L'administration a l'honneur d'informer le public que deux loges ouvertes, ainsi que trois baignoires sont libres, avec jouissance du droit de titulaire.

## ETAT CIVIL DE LIEGE DU 22 SEPTEMBRE.

Décès: 2 filles, 1 femme.  
Louise Hélène baronne de Rosen, âgée de 49 ans, rentière, quai de la Sauvinière, épouse de Jean Pierre Nicolas Jeunehomme.

pour notre part, si nous pouvions nous passer de ces sortes de fantaisies, nous aurions bien vite fait notre choix.

Les *Intérieurs d'église* sont en plus grand nombre cette année qu'aux expositions précédentes. On en compte jusqu'à trois, dont deux sont réellement remarquables. Nous dirons peu de choses du tableau de M. de Baert représentant l'Intérieur de Saint-Bavon, le jour du sacre du nouvel évêque de Gand. Nous croyons que la scène est reproduite avec autant d'exactitude que possible. Mais ce n'est que de l'exactitude, et M. de Baert ne se donne pas la peine de plaire au spectateur. Arrivons immédiatement au bel Intérieur de l'église des Dominicains, à Anvers, par M. Genisson. La réputation de cet artiste distingué est faite désormais. Chacun connaît ses intérieurs d'église qu'il sait rendre si profonds et si lumineux. Nous ferons l'éloge le plus complet du nouveau tableau de M. Genisson, en ce qui concerne l'église même; mais toujours nous dirons à cet artiste qu'il doit bien se garder de multiplier les figures. Outre que nos modes si changeantes donnent, pendant un demi-siècle ou environ, aux tableaux trop chargés de personnages sans action, une sorte de vieillesse qui n'est pas de l'antiquité, le pinceau de M. Genisson est plus faible dans l'exécution de semblables détails. Peu de figures, des costumes populaires en plus grand nombre possible, voilà ce que nous lui conseillons, et ces intérieurs seront parfaits.

L'intérieur de la cathédrale d'Auch de M. Sebron, peintre français, est également très-remarquable. Les boiserie surtout en sont fort bien traitées. M. Sebron a évité le défaut que nous signalons à M. Genisson en n'y jetant que quelques figures de prêtres dans leur costume ecclésiastique. De cette façon, ce tableau n'est point exposé à paraître suranné.

Il n'y a au salon qu'une *vue de ville* qu'on puisse citer du moins. Elle est de M. Ruyten qui s'est déjà fait connaître avantageusement dans cette spécialité. Nous regrettons pour lui de voir que, semblable en cela à tant de peintres de l'école d'Anvers à laquelle il appartient, il sacrifie trop à la couleur. Il y a moins que jamais de l'air dans ses compositions. Espérons que M. Ruyten consentira sérieusement à acquiescer cette transparence qui lui manque presque absolument. Il est fâcheux que M. Bonnet n'ait point exposé au salon de cette année. Nous estimons singulièrement ses *vues de ville*. Si nous sommes bien informés, M. Bonnet ne boude pas le salon; ses nombreuses occupations seules l'ont empêché de concourir à une solennité qu'il est du devoir de tous les artistes de mérite d'embellir, quand ils peuvent concilier les nécessités de leurs travaux avec le soin de leur gloire.

Dans notre prochain article, nous terminerons sans doute cette revue des tableaux, et nous réparerons envers quelques artistes des oublis tout à fait involontaires et qu'il faut attribuer à l'impossibilité de tout voir et de tout user à la fois.

E. R.  
(Indépendant.)

